



Carcassonne : "La soucoupe volante ! On va pouvoir s'envoler avec ça"



André Robillard, sculpteur de l'art brut, poursuit dans son asile psychiatrique ses fabuleuses créations.



À 87 ans, le dessinateur et sculpteur André Robillard continue de mener sa vie dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique où il a été interné à l'âge de 19 ans. Son existence a basculé en 1964 avec la rencontre du



"spychiatre" Paul Renard, qui présentera deux de ses fusils (factices) à Jean Dubuffet... À Montolieu, au musée Cérès-Franco où sont actuellement exposées ses œuvres "spatiales", nous avons eu la chance de rencontrer ce Monsieur à l'immensité enfantine.



Où vivez-vous?

Je suis à sept kilomètres d'Orléans. Je suis au centre hospitalier à Fleury-les-Aubrais.

Chez vous, c'est au centre hospitalier?

Ah oui! J'ai une maison qu'est indépendante. Je suis dans la maison « psychiatrique » qui a rien à voir avec les pavillons hospitalisés. Ils leur donnent des médicaments. Moi j'ai affaire à deux secrétaires. Je va chercher mon argent. Je va chercher mon courrier quand j'en ai. Et puis alors ce qu'il y a, quand je m'en vais, j'avertis que je m'en vais plusieurs jours. Je suis arrivé en 39 à l'hôpital. Je travaillais au machin de récupération.

C'est quoi le machin de récupération ?

À côté de la forêt et pas loin de l'hôpital. Je nettoiais avec une brouette, vous savez, les saloperies dans les grilles... À la station d'épuration ! Voilà le nom où je travaillais.

Aujourd'hui, comme ça se passe, à quelle heure vous levez-vous ?

Moi, à 7 h. Je fais ce qu'il y a à faire. Et puis quand j'ai un petit moment, je nettoie mes oiseaux : j'ai des canaris des perruches et des mandarins. Je leur ai donné beaucoup de grain et de l'eau avant de partir... Après je vais à l'espace rencontre et je vais aller boire un café. On discute, mais pas avec tout le monde, parce qu'il y en a qui sont hospitalisés, c'est compliqué compliqué des fois...

Comment vous êtes-vous retrouvé dans cet hôpital ?

Mon père m'avait hospitalisé parce que j'étais un peu nerveux. C'est pas que j'étais dangereux mais je m'amusais à casser les chaises.

Pourquoi ?

Je sais pas, j'étais nerveux. Mon père des fois il était pas commode. Parfois il me foutait des claques, alors ça m'a énervé un peu. Alors je me suis retrouvé à l'hôpital "psychiatrique". C'était compliqué, c'était serré là-dedans, tout était fermé, c'est plus comme maintenant. Y'avait des cellules, y'avait des "psychiatres" et tout là-dedans. Y'avait la cure de sommeil et y'avait aussi les "strochocs". Ça a été un peu dur. Je me rappelle de ça, oui. Moi j'ai juste eu un médicament pour me calmer. Et puis après mon père et ma mère venaient me voir. Ça c'est calmé. Aujourd'hui j'ai plus de médicament, plus rien et j'ai mon petit pavillon, je suis indépendant. Je prends un taxi pour aller chercher du tabac et je reviens. Et puis après je regarde la télévision... Oui, j'ai la télévision.

Qu'est-ce que vous regardez ?

Le cavalier... Zorro. À 8 h 20, le samedi et le dimanche. Et puis après je regarde les informations, ils annoncent la météo, j'ai un écran plat moi. Samsung, la marque. Mais là, évidemment qu'il est éteint parce que je m'en vais.

Vous êtes privilégié alors. Pour quelle raison ?

Et bien c'est venu par moi-même ça, c'est marrant... Je l'aurais pas cru, mais ma vie a changé. Tout ce qui s'est passé avant c'est avant, on en parle plus.

Comment les choses ont-elles changé ?

Et bien j'ai connu Paul Renard, un "psychiatre" de l'hôpital. Et bien tu sais qu'un jour, qu'est-ce qu'il fait ? Il découvre mes deux fusils dis donc ! J'étais surpris, j'ai été épaté par moi-même, je savais pas. Il amène ça directement à Jean Dubuffet à Paris dis donc ! Et Jean Dubuffet il a amené ça à la collection d'art brut de Lausanne en Suisse. Voilà la découverte.

Qu'avaient-ils d'extraordinaire ces fusils ?

Et bien c'est un machin que j'ai construit, histoire de m'occuper parce que j'avais le cafard, parce que j'étais un peu triste. Est-ce que Paul Renard va découvrir mes fusils, ça, j'y avais jamais pensé.

Vos œuvres sont aujourd'hui exposées de musée en musée, comme celui de Montolieu...

Quand j'ai regardé ça, j'ai été épaté dis donc. Les spoutniks, les ovnis, les soucoupes volantes tout ça ici, c'est impressionnant. Je les regarde et puis, je regarde les œuvres d'autres personnes aussi.

- . . . -

On va les voir ?

Oui, je vais vous montrer ça. (Il déambule, silencieux) Tiens ça ! C'est celui-là qui me plaît ! (Nous sommes devant la toile d'Edmund Alleyn, "Robo-bonne")

Pourquoi ?

Parce que c'est des machins que j'aime, que je ne connais pas, que je découvre.

Et celle-ci, comment la trouvez-vous ? (Nous sommes face à la sculpture en acier d'Albert Féraud)

Ah ! Oui c'est bien ça ! C'est un artiste qui a fait ça.

Vous n'en êtes pas un ?

Si si ! C'est-à-dire que c'est des artistes que je ne connaissais pas. Je repère, ça me fait connaître autre chose quoi.

Parmi toutes vos sculptures exposées ici, qu'elle est celle qui vous plaît le plus ?

La soucoupe volante ! (on s'approche de la soucoupe géante exposée au centre du bâtiment). On va pouvoir s'envoler avec ça.

Vous êtes sûr ?

Ah oui !

Pour aller où ?

Et bien on va sur Mars. Avec les extraterrestres. Regarde, y'a même des fusées que j'ai fait là ! J'ai marqué mon nom (il lit les inscriptions sur la soucoupe volante) "Robillard André. Invasion martienne ! La Nasa !". Des choses différentes il y a marqué !

Que faites-vous en ce moment ?

Pas grand-chose, je dessine des animaux. Des renards, des planètes, des dinosaures que je fais sur des papiers de dessin. Et puis je les colore et puis il y a des collectionneurs qui m'en achètent.

Ils vous les payent combien ?

Des fois 2 ou 300 euros. C'est bien, ça me fait de l'argent de poche pour acheter ce dont j'ai besoin quand je m'en vais. Et puis après ils m'invitent à manger au restaurant.

On m'a dit que vous récupérez tout ce qui vous tombait sous la main pour fabriquer vos sculptures et que, dans le restaurant où vous avez l'habitude d'aller, vous aviez votre propre table parce que, si non, tous les objets disparaissent...

Oui ça m'arrive. Les fourchettes et d'autres trucs... en faisant attention pour pas qu'on me voye... Je mets ça dans le sac. (Il rit)

Quel est votre plus beau souvenir ?

C'est d'avoir changé ma vie. De connaître des gens que je ne connaissais pas. Alors tu vois, ça l'a changé un peu.

Pierre Meunier